



## Clinique et politique chez Fanon : de la thérapie sociale à la libération du peuple opprimé

### Clinical practice and politics in Fanon: from social therapy to the liberation of oppressed peoples

Ulrich METENDE<sup>1</sup>

Fonds Eboussi Boulaga (UCAC)

Origens Media Lab - Université Clermont-Ferrand | France

ulrichmetende@gmail.com

**Résumé :** Cet article examine l'articulation entre clinique et engagement politique chez Frantz Fanon. Nous partons de l'expérience de Fanon comme médecin chef à l'hôpital de Blida-Joinville, pour démontrer en quoi sa méthode thérapeutique visant à substituer la psychiatrie institutionnelle par une forme de sociothérapie constitue une praxis pour la libération des peuples opprimés. Suivant ce prisme, le soin chez Fanon devient éminemment un acte politique, et le fait qu'il libère les patients attachés sur les lits dès son arrivée et réorganise complètement le fonctionnement du service psychiatrique laisse présager une révolution sociale et politique visant à libérer concrètement les peuples opprimés. Si Fanon démontre que la colonisation entraîne une aliénation générale, elle rend tout le monde fou, la guérison passe dans ce contexte par l'implantation d'une clinique sociale ouverte capable d'accueillir à la fois les colons et les colonisés en vue d'une substitution de leur violence obscène en violence libératrice. Parce que la violence apparaît ainsi comme une catharsis existentielle, la finalité de cet article est de relire l'œuvre de Fanon comme thérapie des corps et des esprits blessés sous le feu de l'actualité des violences raciales et coloniales qui structurent politiquement nos sociétés.

**Mots-clés :** Aliénation, Blida-Joinville, Clinique, Décolonisation, Fanon, Libération, Sociothérapie, Violence.

**Abstract:** This article examines the relationship between clinical practice and political engagement in Frantz Fanon's work. We begin with Fanon's experience as chief physician at the Blida-Joinville Hospital to demonstrate how his therapeutic method, which sought to replace institutional psychiatry with a form of sociotherapy, constituted a praxis for the liberation of oppressed peoples. From this perspective, care becomes eminently political, and the fact that he freed patients who were tied to their beds upon his arrival and completely reorganised the functioning of the psychiatric ward foreshadows a social and political revolution aimed at the concrete liberation of oppressed peoples. If Fanon demonstrates that colonisation leads to general alienation, driving everyone mad, healing in this context requires the establishment of an open social clinic capable of welcoming both colonisers and colonised with a view to replacing their obscene violence with liberating violence. Because violence thus appears as an existential catharsis, the purpose of this article is to re-read Fanon's work as a therapy for bodies and minds wounded by the current racial and colonial violence that politically structures our societies.

**Keywords:** Alienation, Blida-Joinville, Clinic, Decolonisation, Fanon, Liberation, Sociotherapy, Violence.

<sup>1</sup> Corresponding author: ULRICH METENDE | ulrichmetende@gmail.com



La pensée de Frantz Fanon s'inscrit à la croisée des chemins entre la clinique psychiatrique et le politique au sens où l'entend Claude Lefort, c'est-à-dire une réflexion globale construite sur la manière dont nous percevons les phénomènes politiques qui nous apparaissent. L'approche de Lefort s'enracine dans la phénoménologie à partir d'une analyse des phénomènes politiques authentiques, raison pour laquelle comme il le stipule, « le politique est une réalité, non pas séparable de la réalité sociale en général (Agnès Louis, Claude Lefort 2015 : 114.) C'est au niveau de l'expérience qu'il saisit la théorie politique et cette expérience se fait dans un rapport étroit et indéterminé entre le sujet et le monde, car le sujet appartient de toute évidence à une politique donnée via le contexte au sein duquel il évolue. Le contexte n'est donc pas qu'un espace géographique, il est aussi un lieu situé qui incarne une logique politique, et c'est le cas de l'Algérie coloniale qui intéresse Fanon dans son analyse des interactions entre clinique, pouvoir et politique. Les travaux de Fanon à l'hôpital de Blida-Joinville en Algérie, lui ont justement permis d'élaborer une pensée du soin indissociable d'une approche psychiatrique des corps blessés.

Le geste clinique chez Fanon n'est donc pas un espace neutre ou apolitique, d'ailleurs par la mise en pratique des techniques de la thérapie sociale, il opte pour l'action au-delà de la simple description et de l'écoute. Dès son arrivée à l'hôpital de Blida-Joinville, Fanon changea radicalement les méthodes cliniques de ses prédécesseurs, « il parcourut l'hôpital et délivra les malades attachés en les informant qu'à l'avenir, ils seraient libres d'aller et venir, de parler entre eux, de le consulter, et de s'entretenir avec les autres médecins et infirmiers. Les témoins de l'événement évoquent encore ce qui fut pour Blida une journée historique (Benchari & Ridouh.2006 : 31.). Fanon allie ainsi expérience psychiatrique et libération au sens symbolique, ce qui déterminera par la suite son engagement politique en faveur de la libération des peuples opprimés via la décolonisation. Les sujets psychiatriques comme corps enchaînés préfigurent à cet effet les corps blessés et martyrisés par la colonisation et les logiques de domination qui lui sont propre. Comme il le dit dans ces propos recueillis par M.A Bencharif et Bachir Ridouh : « Pendant près de trois ans, je me suis mis totalement au service de ce pays et des hommes qui l'habitent : je n'ai ménagé ni mes efforts ni mon enthousiasme. Pas un morceau de mon action qui n'ait exigé comme horizon l'émergence unanimement souhaitée d'un monde valable (2006 : 32). Faire advenir ce monde valable et viable en soignant les sujets colonisés, consistait nécessairement à affronter les structures sociales, politiques et symboliques qui produisent leur souffrance. C'est la raison pour laquelle, soigner chez Fanon consistera à allier sociothérapie et ergothérapie. Cet article se propose justement d'analyser cette articulation entre psychiatrie et politique chez Fanon en illustrant en quoi la thérapie sociale contribue à la libération politique des sujets dominés. À partir d'une perspective triple, à savoir ; la mise en perspective de la clinique comme pratique située dans le contexte coloniale, ensuite le passage de la thérapie sociale à la libération collective. Et enfin, l'approche fanonienne du politique comme thérapeutique du corps social blessé, nous nous proposons de questionner la continuité entre psychiatrie et

révolution sociale chez Fanon. Par la suite, nous envisagerons d'élucider en quoi la violence de l'aliénation peut être une modalité de guérison existentielle et politique.

### **1. Germinations : La clinique fanonienne comme pratique située**

Le texte de M.A. Bencharif et Bachir Ridouh intitulé : « Docteur Fanon, à votre arrivée à la psychiatrie... ? », retrace de manière succincte le parcours de Fanon et notamment sa formation psychiatrique avec des épisodes clés comme son passage à l'hôpital Saint-Alban-sur-Limagnole en Lozère en 1951, où sous la direction de François Tosquelles et de Lucien Bonnafe, il va acquérir une expérience inédite qui marquera sa conception du soin. C'est d'ailleurs cette expérience qu'il tentera d'implémenter à l'hôpital de Blida-Joinville, où il débarque le 23 Novembre 1953 comme médecin chef. À travers les pratiques comme l'ouverture de l'asile sur la communauté, « l'introduction de rapports sociaux et distribution des rôles dans une communauté amorphe, [la] création d'ateliers coopératifs gérés par les malades, [la] psychothérapie de groupe, [la] formation professionnelle des infirmiers, etc. (Bencharif & Ridouh, 2006 : 31.), il développe méthodologiquement ce qui deviendra par la suite la psychiatrie institutionnelle. La méthode de Fanon se fonde sur la participation des sujets à leur propre guérison, en procédant à une critique des dispositifs autoritaires de la psychiatrie classique, lesquels sont corollaires des politiques de domination qui régissent les rapports entre les sujets dits civilisés d'une part et les colonisés d'autre part. Précisons qu' « À son arrivée, l'atmosphère de l'hôpital est celle du code de l'indigénat ; les services étaient séparés : d'un côté les musulmans, de l'autre les Européens ; il y avait trois musulmans qui occupaient des, postes « importants », chef ou sous-chef de quartier( Bencharif & Ridouh, 2006 :33). Ce texte nous révèle par ailleurs qu'avant l'arrivée de Fanon dans cette institution, les soins se limitaient à l'entretien des locaux et à la surveillance des malades, qui le reste du temps restaient attachés dans les camisoles et enfermés dans les dortoirs.

Il fallait d'ailleurs que les gardiens jouissent d'une bonne condition physique pour assurer ce travail de surveillance et de mise à demeure permanente. Se rendant compte de la misère avec laquelle étaient traités ces malades, Fanon va exiger dans un premier temps qu'on les détache, qu'on organise des activités et des ateliers entre eux. Dans un deuxième temps, il ordonnera un réaménagement de la mosquée située dans cet hôpital et s'en servira comme structure thérapeutique, et même qu'il réhabilite un ancien imam devenu schizophrène dans ses fonctions de ministre du culte. Ce dernier sera la preuve de l'efficacité de la méthode fanonienne, puisqu'il retrouvera la parole et la logique pour répondre aux questions liées à la foi. Il ira même plus en réorganisant le service hospitalier, les réunions entre soignants et les séances de thérapie collective entre les malades, il fera même venir des artistes pour prêter et travailler pendant une période avec les malades au sein d'une « chorale thérapeutique ». En un mot, « Fanon a tenté de réconcilier le patient avec son environnement social et d'opérer une rupture avec la « psychiatrie coloniale ». Et ce, en affirmant la nécessité de connaître et de prendre en compte la réalité sociale et culturelle du patient (Bencharif, & Ridouh, 2006 : 35) Ce qui est davantage intéressant dans cette approche méthodologique, c'est le fait que l'assistance des sujets en souffrance doit se faire avec des pratiques non aliénantes. Il ne réhumanise donc pas seulement les soins en psychiatrie, mais refaçonne

toute une manière de penser la libération des sujets opprimés. Certains qualifient d'ailleurs son orientation humaniste des soins de matrice de la décolonisation.

Aussi, Fanon pense toujours la pathologie en fonction du lieu, raison pour laquelle il mobilise le contexte social, politique, culturel et historique pour articuler une politique du soin. Comme le dit Claude Lefort, « Il n'y a rien d'autre dans l'histoire que ce qui apparaît, c'est-à-dire les actions des hommes et les événements auxquels elles se nouent ; et, par exemple, la conquête est 'naturelle', dès lors qu'elle est ordinaire, qu'elle appartient à l'expérience politique présente et passée (Lefort, 1972: 358). Fanon comme psychiatre ne peut pas se défaire d'un regard philosophique au sens critique. La compréhension du phénomène de l'aliénation qui s'inscrit dans le registre du politique donne à penser une société jalonnée par des blessures et des traumatismes. L'ouverture à ces inconnus, ces malades enfermés dans cet hôpital révèle le caractère d'une société qui ordonne, surveille, réprime et enferme. À Blida-Joinville, Fanon se confronte à une population majoritairement algérienne, soumise à l'ordre colonial. Ses observations révèlent au grand jour l'impact que peut avoir un système de domination et de possession sur la constitution du moi à travers la symbolisation de son corps comme surface des épreuves qui déterminent sa présence au monde. Le passage de l'observation clinique, de la thérapie à un constat politique se fait sans obstacle, car à travers l'expérience de ces sujets camisolés et attachés sur les lits, sans aucune marge de liberté et de mobilité, Fanon démontre que la colonisation n'est pas seulement un système politique, mais aussi une manière de structurer le psychisme en l'infiltrant. Et de toute évidence, « dans le monde blanc, l'homme de couleur rencontre des difficultés dans l'élaboration de son schéma corporel (Fanon, 1952 : 90) parce que ne disposant pas d'une ontologie de la résistance, se livrant plutôt aux schémas existentiels qui lui viennent du monde colonial.

Cette assertion de Fanon qui s'insère parfaitement dans les développements précédents permet de voir au mieux la condition du sujet colonisé comme un être nié dans son humanité, condamné à se percevoir à travers le regard d'autrui comme aliéné. L'expérience des sujets au sein de l'hôpital psychiatrique est le propre même des expériences de vie en colonie. En analysant la scène coloniale chez Fanon, Achille Mbembe évoque quelques points qui méritent qu'on y accorde de l'attention. Il parle par exemple de la dimension musculaire en référence à la force, la puissance, le muscle qui est le signe de la violence coloniale. Cela a été souligné plus haut que les agents chargés de la surveillance des sujets internés en psychiatrie à l'hôpital Blida-Joinville devaient particulièrement avoir du muscle. Ces surveillants sont la projection corporelle du pouvoir colonial sur les corps blessés que sont les colonisés. Mbembe pense aussi que l'expérience du sujet préposé aux soins en psychiatrie est la même que celle de tous les autres sujets.

Cet objet de défiguration se mu en sujet déchu, blessé, rabaissé, dont la présence suscite du dégoût. Dans l'expérience coloniale de l'aliénation, Le corps du colonisé doit devenir son tombeau. Le « commandement » ne cherche pas seulement à causer préjudice au nom de la « civilisation ». Commander doit aller de pair avec la volonté d'humilier l'indigène, de l'injurier, de le faire souffrir tout en prenant une certaine satisfaction à cette souffrance et à

la pitié ou au dégoût qu'elle suscite éventuellement. Finalement, il faut lui ôter la vie, sa mort doit advenir, autant que possible, au plus près de la boue (Mbembe, 2007: 41).

C'est contre cette manière de penser la vie et la mort en colonie que Fanon articule déconstruit les mécanismes de la clinique coloniale qui reproduisent à la lettre les logiques de la scène coloniale, car le médecin occupe à tous les coups la place du maître et le patient celle de l'indigène dont le corps meurtri et blessé reste un objet exotique. C'est parce que Fanon cherche à inverser ce rapport en ré-enchantant l'existence des sujets internés au sein de l'hôpital où il exerçait en mettant justement en avant la corrélation entre le contexte colonial et la manière dont les sujets étaient traité que sa lettre de démission adressée à Robert Lacoste, Ministre résident de France en Algérie, le 20 septembre 1956, il explique ceci : « La Folie est l'un des moyens qu'a l'homme de perdre sa liberté. Et je puis dire, que placé à cette intersection, j'ai mesuré avec effroi l'ampleur de l'aliénation des habitants de ce pays. Si la psychiatrie est la technique médicale qui se propose de permettre à l'homme de ne plus être étranger à son environnement, je me dois d'affirmer que l'Arabe, aliéné permanent dans son pays, vit dans un état de dépersonnalisation absolue. Le statut de l'Algérie ? Une déshumanisation systématisée (Cf. Lettre au Ministre Résident, 1964 : 64.)

Sa démission marque ainsi son passage d'une clinique critique à un engagement politique auprès des sujets blessés physiquement et symboliquement par la colonisation.

## **2. La démission est le commencement d'un engagement politique...**

La démission de Fanon de ses fonctions de médecin chef de l'hôpital Blida-Joinville ne constitue pas seulement un acte administratif de désistement. Elle constitue structurellement la manifestation de son engagement politique, qui bien qu'étant antécédant à cette prise de position, devient radical et total. Comme l'indiquent quelques éléments de cette lettre au Ministre Résident de France en Algérie, en acceptant ce poste, son pari était de faire advenir une certaine égalité entre algériens et français. Or, l'observation de l'organisation sociale et politique qu'il a observé par le biais de l'exercice de ses fonctions révèle plutôt une sorte de matérialisation d'une politique qui assigne les algériens à rester à leur place de subalterne et de dominé. Le geste de Fanon est hautement symbolique, car en renonçant à l'exercice institutionnel de la psychiatrie, il pose un acte de désobéissance politique et éthique. En reconnaissant que le système médical colonial produit structurellement la déshumanisation, il pose un geste clinique qui se fonde sur la neutralité médicale. Fanon démontre par ailleurs que la psychiatrie institutionnelle qui se voulait un espace de soin, s'est transformé en champ d'oppression. « Depuis de longs mois ma conscience est le siège de débats impardonnables. Et leur conclusion est la volonté de ne pas désespérer de l'homme, c'est-à-dire de moi-même. Ma décision est de ne pas assurer une responsabilité coûte que coûte, sous le fallacieux prétexte qu'il n'y a rien d'autre à faire (Cf. Lettre au Ministre Résident, 1964 : 64). Le refus de soigner de la part de Fanon dans un monde inhumain n'est pas un simple acte d'abandon du soin, mais davantage son déplacement vers la praxis révolutionnaire. Il faut comprendre la démission de Fanon comme la matrice d'un processus de reconversion du psychiatre en militant de la cause décoloniale. La psychiatrie s'exporte ainsi sur le terrain politique, sans pour autant modifier ses méthodes thérapeutiques, notamment la sociothérapie. Désormais,

guérir pour Fanon signifie aussi se soigner d'abord, en se libérant des dogmes coloniaux, ensuite soigner le corps social et politique blessé et traumatisé. Son passage à l'hôpital général Charles-Nicolle entre décembre 1957 et Juillet 1959 attisera davantage sa volonté de construire un espace hospitalier toujours plus ouvert dans les imaginaires face aux logiques d'incarcération et d'enfermement. Il semble de toute évidence clair pour lui que le colonisé est névrosé à différents niveaux. Il ne s'agit pas seulement d'une névrose névrotique au sens psychologique, mais aussi d'une forme d'aliénation qui enferme son être dans une réalité complètement étrangère à une existence authentique avec ce qu'elle implique en termes de perspectives et de liberté. Pour Claudine Razanajao, Jacques Postel, « Le colonisé évolue dans un monde coupé en deux, manichéen - ne pourrait-on dire schizophrénique ? où le langage utilisé est un langage de pure violence. Le colonisé est écrasé par une culpabilité sans limites ; aussi est-il un « persécuté qui rêve en permanence de devenir persécuteur. Il est en proie à une tension interne très vive qui doit se libérer. Fanon estime que l'oppression colonialiste est telle que la violence libératrice ne pourra s'exercer qu'au sein de la criminalité dans les colonies (Razanajao & Postel, 2007 : 158). La violence libératrice se propose de changer l'ordre du monde en déculpabilisant le colonisé, qui reste tout de même en tensions permanente entre ce qu'il est et ce vers quoi il aspire et qu'il n'atteindra sans doute jamais s'il ne s'arme d'outils révolutionnaires.

Si pour Fanon, la névrose du colonisé ne relève pas d'une dépendance affective, il fait tout de même savoir que les structures coloniales du pouvoir érigent deux zones, une qui reste permanemment en mouvement, et une autre figée, car le colonisé est incessamment sommé de rester à cette place. Parce qu'il est parqué dans un compartiment, il s'habille du sentiment d'illégitimité pour passer à autre chose que ce à quoi on l'assigne. Le rythme assommant de la vie asilaire avant son sa prise de fonction à l'hôpital de Blida-Joinville, traduit cette réalité d'une existence qui se joue entre répression-agitation-répression, en occultant la créativité que requiert l'existence en elle-même. De part sa névrose, le colonisé ne rêve pas, si l'on veut plutôt, ses rêves sont de l'ordre musculaires. Il les dit en ces termes : « Je rêve que je saute, que je nage, que je cours, que je grimpe. Je rêve que j'éclate de rire, que je franchis le fleuve d'une enjambée, que je suis poursuivi par des meutes de voitures qui ne me rattrapent jamais. Pendant la colonisation, le colonisé n'arrête pas de se libérer entre neuf heures du soir et six heures du matin (Fanon, 2002 :53). Le colonisé se libère dans le rêve, il exerce sa force musculaire contre son esprit, à travers ses tourments nocturnes. Sa névrose est son premier ennemi. Après ses expériences de Blida et de Tunis, Fanon intègre une nouvelle clinique, celle du monde coloniale en s'engageant auprès du FLN (Front de Libération Nationale). Dès 1958, « Ses activités politiques le prennent de plus en plus. Déjà, en décembre 1958 il est membre de la délégation algérienne au congrès panafricain d'Accra.

Pendant l'été 1959, il est grièvement blessé dans un accident d'auto survenu à la frontière algéro-marocaine, dans une région où il allait organiser les services médicaux de l'ALN. Après avoir été longuement soigné dans une clinique romaine (où il risque à deux reprises d'être assassiné par la « Main rouge »), il revient à Tunis au début de 1960 pour devenir délégué

permanent du GPRA, au Caire, à Accra, au Congo, au Mali, en Angola et à l'ONU à New York (Razanajao & Postel, 2007 : 156). Sa carrière de psychiatre institutionnelle n'aura finalement été que de courte durée tandis qu'en tant que psychothérapeute, il aura exercé toute sa vie.

Si dans un texte intitulé : « La vie impossible de Frantz Fanon », paru dans le numéro de la revue *Esprit* de septembre 1971, Albert Memmi souligne que « Dans sa courte vie, Frantz Fanon aura connu au moins trois échecs graves. Né dans un département français il se croyait Français et blanc : gagnant la capitale (sic) pour y faire ses études, il se découvre avec douleur Antillais et noir, dans une métropole. De rage il décide qu'il ne serait ni français, ni antillais, mais algérien... Par quel miracle, alors qu'il n'avait pas changé de peau et perdu toute mémoire, allait-il se transformer en un Arabe blanc, et musulman par surcroît, alors qu'il était chrétien de naissance ? Il décide alors d'aider à construire une Afrique unie... Hélas, les principaux intéressés, c'est-à-dire les Africains eux-mêmes... préoccupés chacun de construire sa nation et son univers particulier, sont aussi loin que possible d'une telle communion (Memmi, 1971 : 248), il fait montre de notre point de vue d'une prise de position qui hors-contexte. En fait, il ne nous semble pas que la finalité de Fanon était de devenir algérien ou africain encore moins de récuser ses origines antillaises et sa nationalité française. Sa démarche relève plutôt d'un engagement à proposer une pharmacie qui pourrait permettre de dé-faire l'ordre colonial en libérant complètement les sujets colonisés. Ce qui intéresse en réalité Fanon, c'est de comprendre les formes d'épuisement de la vie à travers les foyers d'oppression et dans le cas précis de la colonisation, qu'il dématérialise de prime à bord en psychiatrie avant de la resymboliser sur le terrain politique en élucidation la dislocation des corps qui en résulte.

Albert Memmi soulève des questions polémiques, sans que celles-ci n'entachent véritablement le travail de Fanon, qui est à la fois une œuvre de réparation et de transmission. Même en interprétant la vie et l'œuvre de Fanon depuis son contexte socio-historique, on se rend à l'évidence, que ce dernier a simplement « cherché une réponse en nouant le soin psychique et l'engagement politique. Il n'a cessé d'interroger la portée politique des décompositions psychiques. Pour lui, il fallait aborder l'oppression sous deux faces, psychique et sociale. Des pathologies mentales ont été produites par l'oppression (Périlleux, 2020 : 48). La libération des malades de leur camisole, la mise en place d'activités pour les malades et toutes les actions en faveur d'une humanisation des soins, constituent à bien des égards des actes politiques, car le soin chez Fanon n'est pas seulement une prise en charge psychique, mais aussi un moyen de déconstruire les marques de la violence et de la tyrannie. C'est pour cela que soin psychiatrique fanonien qui devient politique, s'adresse aussi bien au colonisé qu'au colon.

Lorsque la guerre d'Algérie débute le 1<sup>er</sup> Novembre 1955, Fanon est en première de cette révolution sociale, il reçoit les blessés de guerre, il observe le déploiement obscène du colonialisme et peut donc en toute connaissance de cause et des conséquences sur les corps qu'il soigne au quotidien prendre position en faveur des algériens. Sa démission en 1956 marque ainsi le commencement d'une clinique historique, une clinique à ciel ouvert, celle du

point qu'il faut soigner en profondeur. *Peau noire, masques blancs* qu'il publie en 1952, 3 ans avant le début de la guerre, décrivait déjà la formation du sujet noir à travers un processus d'aliénation langagière et corporelle. Il montre comment le colonisé veut absolument posséder le corps du colonisé, par la mise au travail et les jeux de langage qui structurent l'aliénation. Cette aliénation est à la fois individuelle et collective, raison pour laquelle, la société coloniale produit des pathologies collectives comme les troubles de l'identité, d'infériorité en intériorisant la violence qu'impose le colonialisme. La gouvernance des corps se fait par un matraquage psychologique, le patient en psychiatrie n'est que le reflet du peuple assigné à une zone de non-être, y a une zone de non-être, qui est « une région extraordinairement stérile et aride, une rampe essentiellement dépouillée, d'où un authentique surgissement peut prendre naissance (Fanon, 1952 : 29). C'est en arpentant cette rampe rouillée que Fanon transforme la clinique individuelle en clinique du social, car le malade est un type de la pathologie politique qui conditionne l'existence en colonie. La thérapie comme geste politique n'est donc détachée de l'action révolutionnaire qui vise justement à restaurer la dignité du peuple colonisé.

### 3. L'action révolutionnaire : la thérapie comme geste politique

Dans le long chapitre intitulé : « La pharmacie de Fanon », auquel Achille Mbembe consacre à Fanon dans *Politiques de l'inimitié*, il souligne en quoi la guerre est génératrice de toutes les pathologies qui touchent aussi bien au physique qu'au psychique du sujet. Dans le cas de la guerre d'Algérie, les pathologies venaient se greffer à des blessures que le colon infligeait déjà au colonisé. En tant qu'acteur ou victime de la guerre, le corps du colonisé ne pouvait donc qu'être marqué et chargé de cicatrices de cette dévastation. Corps déformé, jambe brisé, troubles mentaux, etc., la guerre est en soi génératrice d'un seuil considérable d'inhumanité. Loin d'être cependant une apocalypse, elle crée du travail, notamment la nécessité des soins. Cela dit, « Fanon estimait que la violence était nécessaire. Une telle violence avait une double cible – le système colonial en tant que tel, et les systèmes d'inhibition de toutes sortes qui maintenaient les colonisés sous le joug de la peur, des superstitions et de maints complexes de persécution et d'infériorité (Mbembe, 2018 : 123). Le travail de la violence consiste à ouvrir un champ neuf, qui est la décolonisation, laquelle produit nécessairement d'autres formes de vie.

Le corps colonisé subissait une double forme de déshumanisation à travers le racisme ; un racisme biologique d'une part et un r psychologique d'autre part. Une autre forme de racisme faisait des ravages, elle était culturelle, car le colonialisme voulait absolument uniformiser les vies en dénigrant systématiquement ce qu'il récusait. Il pouvait s'agir du corps lui-même, de ses attributs, des costumes, des langues, etc. De manière décisive encore, il faisait valoir que le racisme participait, au fond, d'une forme élémentaire de la névrose. Il comportait chaque fois un élément d'engagement passionnel tel qu'on en rencontre dans certaines psychoses. Il avait partie liée avec les délires, notamment d'ordre passionnel (Mbembe, 2018:123). Il n'était pas que névrotique et psychotique, il conduisait aussi les sujets à rejeter sans cesse la faute sur les autres. Eu égard à toutes ces observations, Fanon ne pouvait donc penser la lutte de libération que comme une forme de thérapie collective, car

du trauma individuel au collectif, il ne faut qu'un pas, et la sociothérapie consisterait à administrer une forme de violence libératrice, non pas comme une apologie du crime ou du meurtre, mais davantage comme une *carthasis* au sens freudien en tant qu'une remémoration affective et une libération de la parole. Libérer les malades enchaînés sur les lits d'hôpital, créer des espaces de discussion et de créativité comme une chorale au sein de l'hôpital ou encore redonner la parole à un iman schizophrène pour prêcher sa foi sont autant d'actions qui donnent de nouvelles armes au colonisé pour qu'il retrouve la maîtrise de son corps et de son monde au-delà de toute pesanteur. Nous avons le sentiment que chez Fanon, la colonialisme rend fou tout le monde, raison pour laquelle la thérapie de l'âme libère aussi bien les oppresseurs que les opprimés. Dans Le film « *Frantz Fanon* » d'Abdenour Zahzah, sorti le 23 juillet 2025, il y a une scène marquante qui décrit le comportement d'un policier français, qui conscient d'être violent, vient consulter Fanon le psychiatre. Cette scène résume en un clic, la généralisation de la folie dans une société coloniale, car l'État colonial ne s'en prend qu'aux colonisés, il déshumanise en même temps ceux et celles qu'il arme. Cette mécanique de la violence structure d'ailleurs les formes d'organisation politique contemporaine, à voir le nombre en constante augmentation du nombre de suicide chez les gendarmes, policiers et militaires dans les pays comme la France (53 dont 26 gendarmes et 27 policiers en 2024) ou encore le chiffre alarmant de 500 membres de l'armée aux USA en 2021. Dans un tel contexte de violence extrême, la guérison serait donc à la fois le désir de création d'un ordre nouveau, mais aussi un outil de réarmement moral, psychologique et intellectuel. Les blessures du corps politique, psychique et politique en colonie, sont aussi les blessures de la terre et du monde commun, car le système colonial cristallise les circuits extractivistes et productivistes avec un capitalisme sauvage qui est d'ailleurs la cause et la conséquence de la folie généralisée. On devient fou par le travail et l'exploitation pour les colonisés et fou de la soif d'accumulation et d'exploitation pour les colons et enfin fou de donner la mort, les sévices, les blessures, etc., pour les soldats coloniaux. Pour une sociothérapie efficace, « il faudrait peut-être tout recommencer, changer la nature des exportations et non pas seulement leur destination, réinterroger le sol, le sous-sol, les rivières et pourquoi pas le soleil (Fanon, 1952 : 97).

La politisation du geste thérapeutique s'opère donc chez Fanon comme une praxis, à travers le renversement du pouvoir non pas un contre-pouvoir insurrectionnel, c'est d'ailleurs pour cela que la violence chez lui n'est une scène du tragique et de mise à mort, mais plutôt comme le lieu du commencement d'une reconstruction symbolique du sujet. La reconstruction symbolique renvoie à un processus au travers duquel, le sujet colonisé, et dépossédé de son humanité par la violence coloniale et raciale, entreprend de se réapproprier son corps, son monde, ses symboles et sa parole. Cette reconstruction s'appelle la décolonisation et se veut à la fois thérapeutique et politique. La décolonisation comme mouvement révolution restaure le sens, le signe, le signifié et l'action de chaque sujet. En elle habite le désir de vie et le droit d'exister comme sujet authentique. Si la décolonisation débute par un travail du sujet sur lui-même, cette action ne peut qu'avoir des effets sur le plan collectif, car elle restaure une humanité niée et bafouée. Décoloniser c'est exister, c'est combler le vide de l'imaginaire, c'est condamner l'immobilisme, c'est enfin être en permanence un militant de lutte pour la libération. Selon Achille Mbembe, « Dans la pensée

noire, Frantz Fanon est sans doute celui qui, le premier, établit un lien indissociable entre la critique de la vie et la politique de la lutte et du travail requis pour échapper à la mort. De son point de vue, la lutte a pour objet de produire la vie, « la violence absolue » jouant, à cet égard, une fonction désintoxicatrice et institutive. C'est en effet par la violence que « la "chose" colonisée devient homme » et que se créent des hommes nouveaux, « un nouveau langage, une nouvelle humanité » En retour, la vie s'apparente à une interminable lutte. La vie est, strictement parlant, ce qu'aura produit la lutte Achille (Mbembe, 2018:48). La pensée politique de Fanon s'enracine dans la thérapie en psychiatrie. Le soin de l'esprit et de l'âme ouvre ainsi au soin du corps, de la société et du monde. C'est dans les blessures du corps qu'il faut penser le politique et la clinique, car guérir, c'est rendre le corps viable en libérant les potentialités de l'être opprimé en mettant l'opresseur face au miroir énigmatique de son oppression.

## Conclusion

Fanon a connu le racisme, l'espoir fraternel, la trahison, la tension historique, la révolution. Sa pensée en mouvement ne pouvait jamais se reconnaître dans la description d'un monde clos au sein duquel chaque opposition, comme celle du Blanc et du Noir, puis du colonisateur et du colonisé, devait être tenue pour essentielle voire éternelle. Son sens du tragique ne l'a jamais conduit à des sentiments de fatalisme ni à des nostalgies crépusculaires (Douvill, 2006 :44). Fanon est incontestablement révolutionnaire dans sa pensée, sa vision des soins, du politique et de l'idée que devrait être le monde. Chez lui en effet, il est impossible de dissocier la clinique de la politique, que ces deux sphères constituent les facettes d'un même geste ; à savoir l'engagement en faveur des opprimés. Grâce à la thérapie sociale, il parvient à impulser un élan révolutionnaire, surtout son engagement politique de manière concrète démontre à suffisance qu'il est penseur de l'action. En découvrant que la thérapeutique peut-être un moyen de transformation sociale, de lutte et de révolution, il fonde une politique du soin, visant à articuler existence, libération et mémoire. L'actualité de sa pensée ne souffre d'aucun doute, notamment dans un contexte postcolonial marqué par les violences multiformes, celle du frère à l'égard du frère, du père à l'égard du fils et du fils à l'égard du père. Ces violences sont de l'ordre politique, écologique, économique, culturel et racial évidemment. Elles continuent de produire des inégalités sociales, des ségrégations, une société d'apartheid qui exige une restructuration dans son fond intérieur. Dans la démarche de Fanon, la clinique et le politique constituent des brèches, des irrptions et des failles pour envisager une transformation du monde comme espace thérapeutique globale, où soin, justice et visée d'une vie bonne ne font qu'un.

## Références bibliographiques

- BENCHARIF, M.A., RIDOUH, B. 2006, « Docteur Fanon, à votre arrivée à la psychiatrie... ? », in *VST - Vie sociale et traitements* 2006/1, N°89, pp. 30-36.
- DOUVILLE, O. 2006. « Approche clinique du sujet », in *VST - Vie sociale et traitements*, pp. 43-64.
- FANON F. 1952. *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte. Poche, 2002. *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil,

- FANON F. 1959. Lettre au Ministre Résident. in *Pour la révolution africaine. Ecrits politiques*, Paris, Maspéro, coll. « Cahiers libres », 1964. *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952. *Sociologie d'une révolution (L'An V de la révolution algérienne)*, Paris, François Maspéro
- LEFORT, Cl. 1972. *Le travail de l'œuvre Machiavel*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 1986.
- LOUIS, A. 2015. Claude Lefort : portée et limite d'une phénoménologie politique », in *Politique et société*, Volume 34, numéro 1, pp. 111-129.
- MBEMBE, A. 2007/4 « De la scène coloniale chez Frantz Fanon », in *Rue Descartes*, N°58. pp. 37-55.
- MBEMBE, A. 2018. *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte /Poche,
- MEMMI, A. 1971. « La vie impossible de Frantz Fanon », *Esprit*.
- NYENYEZI BISSOKA, A. & DE NANTEUIL M. 2020 (Sous la direction de), *Achille Mbembe. Le devenir-nègre du monde*, Presses Universitaires de Louvain,
- PERILLEUX, Th. 2020. « Mbembe dans la pharmacie de Fanon. Clinique du trauma, politique de la réparation », in Aymar Nyenyezi Bissoka et Matthieu de Nanteuil (Sous la direction de), *Achille Mbembe. Le devenir-nègre du monde*, Presses Universitaires de Louvain. pp. 39-53.
- RAZANAJAO, Cl & POSTEL J. 2007. « La vie et l'œuvre psychiatrique de Frantz Fanon », in *Sud/Nord /1 n° 22*, pp. 147-174.